



Au pied du mur de LA PESTE

Tout l'été, *Le Pèlerin* part en France retrouver des frontières invisibles. Cette semaine, nous longeons, sur le plateau du Vaucluse, une muraille oubliée, destinée à stopper la peste qui dévasta la Provence à partir de 1720. Avant de remonter à la source de la contagion jusqu'à Marseille, sur les traces ténues des victimes de cette épidémie.

Par **Catherine Escrive**, photos **Clément Chapillon** pour *Le Pèlerin*, illustrations **Louise Laurent**

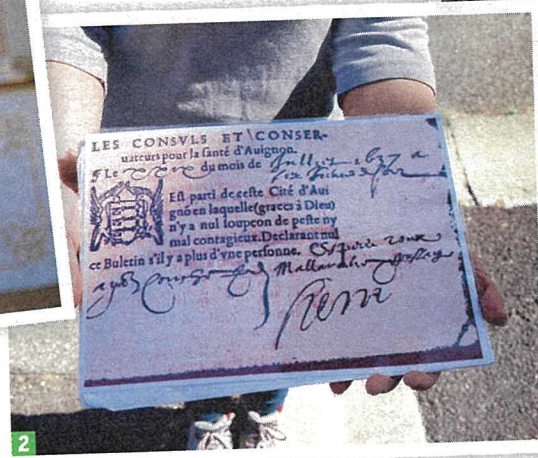
Le mur érigé au XVIII^e siècle pour juguler la peste a été restauré sur 7 km par des bénévoles à la fin des années 1980.





1

1- Gilles Gurbiel nous ouvre les portes de Notre-Dame des Abcès, chapelle de Pernes-les-Fontaines, qui a vu affluer les Provençaux lors des épidémies de peste.



2

2- À Cabrières-d'Avignon, chaque nouvel arrivant passait une visite médicale pour obtenir ce bulletin attestant de sa bonne santé.

3- Guérites et enclos pour soldats se succèdent tout au long des 27 km de la muraille.



3

saucisson, brochettes de pies, de grives et même de hérissons : ils étaient bien nourris par les paysans des alentours », fait

SUR LE CHEMIN des fileuses, des bouquets de thym, de genévriers et de pistachiers térébinthes embaument la garigue. Face à un paysage de rêve, je tente d'imaginer la frayeur des Provençaux au printemps 1721, alors que la peste est en train de faucher 40 % d'entre eux. « Les herbes aromatiques étaient alors utilisées en fumigations, en décoctions et étaient glissées dans les masques des médecins qui se prémunissaient ainsi des miasmes », commente Cathy Mifsud, guide-conférencière.

Avec Clément Chapillon, le photographe, nous cherchons à reconstituer le parcours du mal invisible qui décima la région en deux ans. Nous voici au lieu-dit Bourbourin, situé sur la commune de Cabrières-d'Avignon. Le mur est là. Serpentant à perte de vue à travers la végétation, il est composé de pierres sèches tellement lourdes qu'elles « ensuqueraient un âne à coups de figes » (qu'elles assommeraient un âne) selon Cathy. Le long de ses 27 km, la muraille comprend des dizaines de guérites et d'enclos qui, jadis, abritaient les soldats et leurs réserves de nourriture. « Pain,

remarquer Antonio Cimmino, notre autre guide-topographe. Le long de ce mur, les nourritures spirituelles aussi venaient soutenir les soldats : un oratoire et plusieurs croix plantées en témoignent.

Le mur de la dernière chance

Mais pourquoi les autorités de l'époque ont-elles décidé de construire une telle muraille ? « Pour éviter que la peste ne contamine le Comtat venaisien, enclave papale située à l'ouest de l'actuel Vaucluse et sous l'autorité du pape jusqu'à son rattachement à la France en 1791 », explique Cathy. Car, depuis son apparition à Marseille le 20 juin 1720, la peste remonte inexorablement vers le nord de la Provence, parcourant 35 km par mois, tous azimuts. Au printemps 1721, les représentants du roi de France et ceux du Comtat décident donc de former une ligne commune militarisée, longue de 100 km. Celle de la dernière chance. Sur cette ligne, ce mur de pierres sèches est construit dans l'urgence. Son tracé est confié à Antoine d'Allemand, architecte à Carpentras. Fin juillet, un millier de soldats comtadins surveillent la totalité de la « muraille de la peste », haute de 1,95 m

NOS PETITES GÉOGRAPHIES IMAGINAIRES

et large de 65 cm. Nous longeons ce pan d'histoire pour rejoindre le joli village de Cabrières-d'Avignon, dont les demeures aux volets clos se préservent de la chaleur déjà écrasante en ce matin de juin. « Dans cette maison de pierre se trouvait le bureau de santé où, pendant l'épidémie, chaque nouveau venu passait une visite médicale pour obtenir un billet de santé que les femmes portaient à la poitrine et les hommes au chapeau. Dès le moindre signe de maladie, l'arrivant était mis en quarantaine à l'extérieur de la ville et ses effets étaient brûlés », ajoute-t-elle. Ici, comme partout en Provence, la peste de 1720 fut la plus cruelle de toutes, causant 50 000 décès dans la cité phocéenne et 70 000 morts dans les territoires infectés.

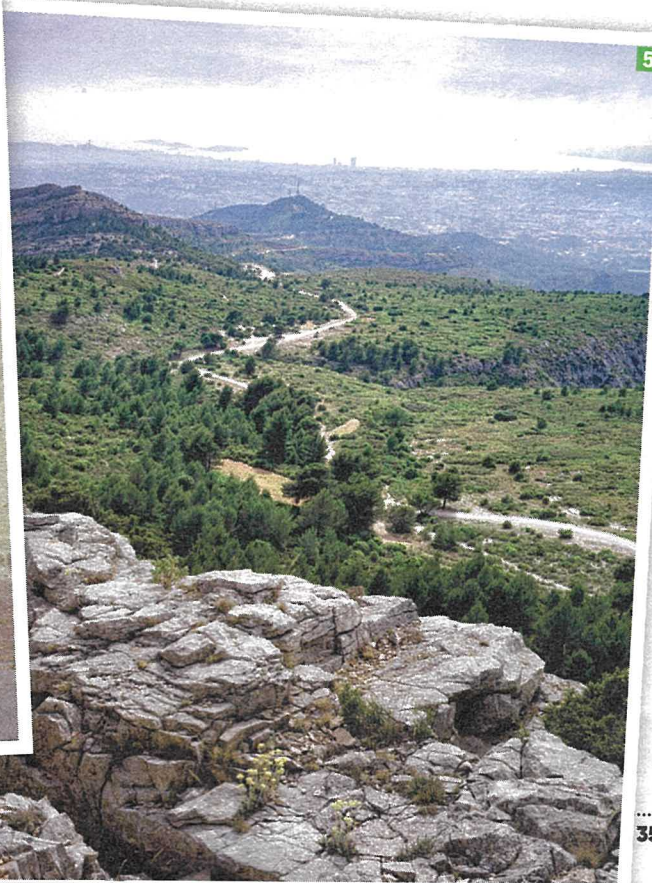
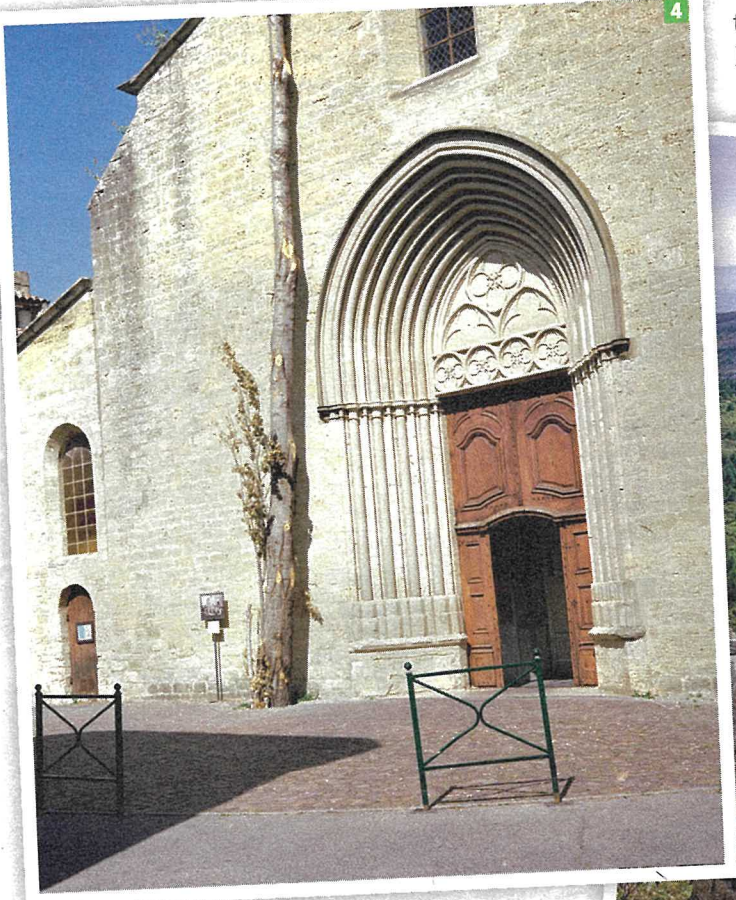
Sur la route menant à la ville fortifiée de Pernes-les-Fontaines, je m'interroge : cette muraille élevée en trois mois par

500 Provençaux aura-t-elle été efficace ? Rien n'est moins sûr puisque ni les premiers cordons sanitaires autour de Marseille et la basse Provence, ni les gardes aux abords des divers cours d'eau (Rhône, Durance, Verdon) n'étaient, jusque-là, parvenus à contenir l'épidémie. « La muraille ne put arrêter l'avancée de la peste qui gagna vite l'enclave papale, puis la basse vallée du Rhône, les Cévennes et le Gévaudan », me répond d'ailleurs Gilles Gurbiel à Pernes-les-Fontaines, dans l'ancienne enclave. Passionné d'histoire locale, l'octogénaire nous ouvre les portes de Notre-Dame des Abcès et de Saint-Roch. Construites aux XV^e et XVI^e siècles, ces chapelles ont accueilli les fidèles demandant l'intercession des saints lors des épidémies. « Claudine, mon épouse bien-aimée, les entretenait avec beaucoup de soin. Chaque 17 août depuis trois cents ans, les catholiques de Pernes se rendent

4- Chaque année depuis 1721, devant l'église de Cucuron, un arbre de mai est dressé pour rendre grâce à sainte Tulle.

5- Dans le massif du Garlaban, cher à Marcel Pagnol, plusieurs grottes servirent de refuge aux pestiférés.

•••



•••

en procession à Saint-Roch, protecteur des pestiférés, et y disent une messe en provençal », nous apprend-il.

La foi, tel un mur invisible, était l'autre muraille dressée contre l'épidémie. « L'arbre de mai de Cucuron en est un bel exemple ! » nous dit-on à Pernes. Intrigués, nous nous rendons dans la bourgade haut perchée où la peste décima un tiers de la population. Ici, le fléau aurait cessé ses ravages par miracle le 21 mai 1721, après une procession organisée en l'honneur de sainte Tulle, patronne du village. Les Cucuronnais firent le voeu de lui rendre grâce chaque année. Devant l'église, nous découvrons le fameux arbre de mai. Ce peuplier de variété piboule, haut de 24 m, est

dressé sur la façade depuis quinze jours. « Comme toujours, il a été choisi, coupé et porté en procession par une trentaine d'hommes du village, raconte Sabine, au musée local. Cette année, c'est mon mari qui a eu l'honneur de fixer l'arbre béni au clocher. » En costumes provençaux, les enfants participent à cette fête votive jamais interrompue. Les jeunes filles perpétuent la danse des cordelles, tournant autour d'un mât auquel sont attachés des rubans, signes du lien entre la terre et le ciel. « Regardez comme c'est beau ! », s'exclame Sabine, devant quelques photos.

Si la peste disparut soudainement à Cucuron, ce fut loin d'être le cas ailleurs. Commissaires et capitaines patrouillent sans cesse pour lutter contre le fléau. Les bastides, masures et chapelles en

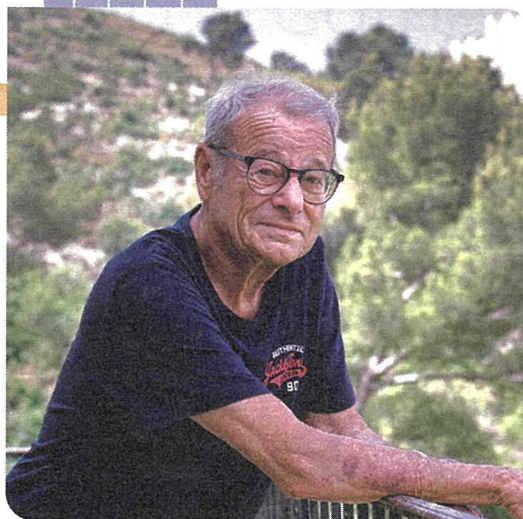
Sur l'île de Pomègues, les navires en provenance du Levant avaient l'obligation de mouiller en quarantaine avant d'accoster à Marseille.



LE PORTRAIT

« NOUS AVONS FOUILLÉ L'ÉPAVE DU BATEAU QUI APPORTA LA PESTE »

Construite à flanc de rocher, la maison de Michel Goury, 83 ans, offre une vue imprenable sur le port de Marseille. Cet informaticien de métier a consacré trente-cinq ans de sa vie à l'histoire du *Grand-Saint-Antoine* : « Cette flûte hollandaise s'est effacée de la mémoire des hommes pendant 250 ans. Jusqu'au jour où, en 1978, son épave fut retrouvée par les plongeurs Christian Barsac et Daniel Monyssinat. Comme je venais de publier *Marseille ville morte*, ils m'ont très vite averti de leur découverte. » Pendant cinq ans, les plongeurs explorent l'épave à 12 m de profondeur, au large de l'île Jarre. Ils en remonteront l'ancre et plusieurs objets ayant appartenu aux marins. Michel Goury est aussi fasciné par les fonds de l'île de Pomègues qui racontent Marseille de l'Antiquité à nos jours. « Lorsque nos fouilles ont confirmé qu'il s'agissait du *Grand-Saint-Antoine*, les Marseillais furent ravis. Un boulanger nous a envoyé de l'argent pour nos explorations et une charcuterie a pris le nom du bateau. En retrouvant ces vestiges, j'ai eu la sensation de rencontrer l'âme du navire. J'aime avant tout faire remonter des histoires humaines à la surface », conclut-il. ■



MICHEL GOURY,
PLONGEUR
ARCHÉOLOGUE

ruine, susceptibles d'abriter des pestiférés, sont fermées à clef après avoir été passées « à chaux et à sable », c'est-à-dire désinfectées. Bravant les interdictions, certains Marseillais remontent vers la basse Provence pour se cacher dans les campagnes. Dans « Les pestiférés », un chapitre du *Temps des amours*, Marcel Pagnol narre la survie d'un groupe trouvant ainsi refuge dans une grotte du massif du Garlaban, sous la houlette de maître Pancrace, médecin respecté.

Est-il possible de se rendre dans cette « baume » ? « Non balisée, la grotte des pestiférés est peu fréquentée. Et sous ce soleil, la marche va vous paraître bien difficile... Mais venez, on vous y mènera avec

plaisir ! », nous répond-on à la mairie d'Alauch. Dès notre arrivée, Marc et Patrick, bénévoles au comité communal des feux de forêt, nous y conduisent. Leur 4 x 4 gravit les chemins accidentés, vibrant de chaleur sur de larges plaques de calcaire brûlant. À flanc de rocher, nous découvrons la vaste grotte offrant une vue magnifique sur le pic du Taoumé, le chemin des Bellons et la colline Tête Rouge, si chers à Pagnol. « Nous conseillons aux marcheurs de se rendre plutôt aux grottes du Grosibou et de Manon qui accueillirent, elles aussi, des réfugiés de la peste », précisent Marc et Patrick qui connaissent par cœur les 4 000 ha du massif.

Marseille, frappée la première

Pour remonter à la source de la contagion, il nous reste à rejoindre Marseille, par où la peste est arrivée. La cité phocéenne porte les traces toponymiques et architecturales de l'épidémie qui hante la mémoire collective. Impossible d'ignorer deux de ses héros : le premier est M^{gr} Belsunce. Sa statue se trouve sur le parvis de la cathédrale La Major, où il est représenté les mains ouvertes. Une posture qui a donné naissance à l'expression bien connue des Marseillais : « Arriver

● ● ●

...
comme Belsunce » (venir les mains vides). Dès l'apparition du fléau, cet évêque n'a cessé de distribuer aliments et aumônes aux plus démunis, y sacrifiant sa fortune personnelle. Son autre souci : administrer les derniers sacrements aux milliers de mourants. Marseille comptait alors une vingtaine de charniers... Surplombant La Major et le fort Saint-Jean, l'église Saint-Laurent domine la mer. C'est sur cette esplanade que le peintre Michel Serre a représenté *Le chevalier Roze à la Tourette*. Cette toile de grand format montre ce personnage ordonnant aux

galériens d'enlever les corps en décomposition pour assainir la ville. Discret, un buste du chevalier est installé aux abords de cette église où fut aussi baptisé un certain Jean-Baptiste Chataud, capitaine du *Grand-Saint-Antoine*... Arrivé le 25 mai 1720, ce bateau venant du Levant porte dans sa cale une cargaison d'étoffes de grande valeur. Il mouille dans l'anse de l'île de Pomègues, lieu de quarantaine obligatoire pour les navires. L'aération réglementaire des ballots d'étoffes est en partie respectée mais les voyageurs sortent trop rapidement du lazaret, leurs effets infestés de puces porteuses du bacille de la peste. Les jours suivants, les premiers malades succombent.

L'ANTISEPTIQUE

VINAIGRE DES QUATRE VOLEURS

Au temps de la peste, lorsque l'on devait approcher un malade, on s'en frottait les tempes, les oreilles, les narines et les mains. Cette formule aurait été révélée par quatre voleurs qui dépouillaient les cadavres de pestiférés sans jamais tomber malades. Arrêtés par l'armée, ils acceptèrent de livrer le secret de leur immunité contre leur liberté. Cette formule restera inscrite comme désinfectant au Codex de la pharmacopée française jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

COMPOSANTS

- 3 pintes de vinaigre de vin blanc ● 3 gros de camphre
- 50 clous de girofle

Une poignée de chaque : ● absinthe ● reine-des-prés
● graine de genièvre ● marjolaine sauvage ● sauge
2 onces de chaque : ● racine de nulle-campana
● marerbe ● angélique ● romarin.

PRÉPARATION

Mettez le tout dans un récipient pendant quinze jours, en mélangeant régulièrement. Filtrez le mélange à travers un linge en pressant bien. Conservez le liquide dans des bouteilles dûment bouchées.

À utiliser en friction, ne pas ingérer.

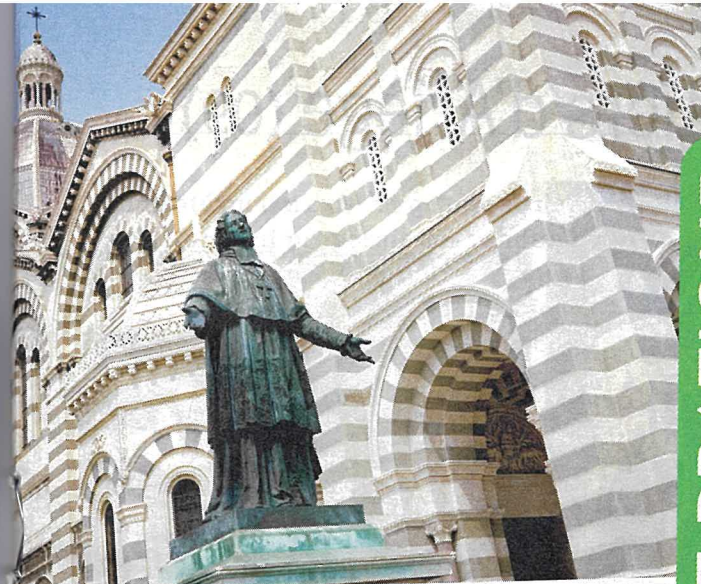


MUSÉE DES ARTS PRÉCIEUX PAUL-DUPUY

Coupée du royaume

Avec Clément l'intrépide, nous décidons d'aller photographier le lieu où gît l'épave. Nous sautons dans une navette du Vieux-Port pour rejoindre l'île de Pomègues. Il est 19 heures. Cherchant à apercevoir la fameuse anse de la quarantaine, nous sommes attaqués par des dizaines de gabians (cousins des goélands) en furie. Nous avons osé pénétrer sur le territoire où ils protègent leurs nouveau-nés, apprendrons-nous plus tard. Nous nous réfugions dans une calanque, où soudain mon regard se pose sur une plaque de céramique fixée sur un rocher : nous nous trouvons bien au bon endroit. Pourtant, aucune trace du *Grand-Saint-Antoine*...

« C'est bien normal ! Le navire n'est pas à Pomègues ! » nous révélera le lendemain Michel Goury qui l'a fouillé durant cinq ans (*lire portrait p. 37*). « Il a été incendié fin septembre 1720 au large de l'île Jarre, seulement accessible en bateau privé. Rien n'est visible depuis l'île. La mer sait garder ses secrets », ajoute le plongeur.



La statue de M^{gr} Belsunce, devant la cathédrale La Major, rappelle ce que Marseille doit à cet évêque qui se dévoua aux pestiférés.

À partir du 31 juillet 1720 et pendant près de trois ans, Marseille et son territoire resteront isolés du reste du royaume de France par un arrêt du parlement de Provence. Les échanges maritimes seront suspendus. Des passeports de santé deviendront obligatoires pour entrer ou sortir de la cité encerclée par l'armée, les habitants ayant interdiction de dépasser les lignes de blocus sous peine de mort. *Cito, longe fugeas et tarde redeas* (« Fuis vite, loin et reviens tard ») : s'inspirant de ce conseil d'Hippocrate, nombre de Marseillais fuiront vers le nord, apportant le mal invisible et contagieux avec eux. Un mal qu'aucun mur ne parvint à arrêter. Aujourd'hui, son principal stigmatte offre aux randonneurs un point de vue imprenable sur le massif du Vaucluse. ■

LES + DU WEB

Retrouvez sur lepelerin.com l'histoire de saint Roch, le saint des pestiférés, et ses multiples représentations. Et aussi une visite à Marseille d'un système sanitaire perfectionné à l'époque de la peste.

CARNET PRATIQUE

de Catherine

LIRE SUR L'HISTOIRE DE LA GRANDE PESTE

› **Marseille en temps de peste, 1720-1722**, ouvrage collectif coédité par le Musée d'histoire de Marseille et les Éd. Snoeck Gent, 279 p. ; 30 €.

› **La muraille de la peste**, de Danièle Larcena, Éd. Associations Pierre sèche en Vaucluse et Alpes de lumière, 84 p. ; à trouver d'occasion.

› **Un homme, un navire, la peste de 1720**, de Michel Goury, aquarelles de Jean-Marie Gassend, Éd. Jeanne Lafitte, 240 p. ; 28 €.

› **Henri de Belsunce (1670-1755). L'évêque de la peste de Marseille**, de Régis Bertrand, Éd. Gaussen, 352 p. ; 20 €.



VISITES SUR PLACE

Dans le Vaucluse

› **Balades le long du mur de la peste** : six parcours sur cheminsdesparcs.fr et luberon.fr

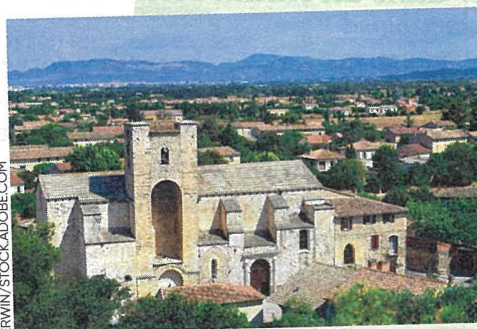
› **Découverte de Pernes-les-Fontaines** sur perneslesfontaines.fr

Dans les Bouches-du-Rhône

› **Balades autour d'Allauch** et dans les collines chantées par Pagnol sur tourisme.allauch.com

› **Lors de la célébration du tricentenaire de la peste**, le Musée d'histoire de la cité phocéenne a créé « Marseille en temps de peste », un parcours cartographié toujours disponible. Sur musee-histoire.marseille.fr, taper « dépliant peste » dans le champ de recherche.

› **Visite thématique « La grande peste de 1720 »** sur marseille-tourisme.com



Depuis trois cents ans, la ville fortifiée de Pernes-les-Fontaines voit s'élanter une procession en l'honneur de saint Roch, protecteur des pestiférés.

LA SEMAINE PROCHAINE

Entre tuiles et ardoises, l'Anjou vu de ses toits